

## L'oublié du carré Saint-Louis

Robert Lévesque

Numéro 329, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94653ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2021). L'oublié du carré Saint-Louis. *Liberté*, (329), 12–14.

## L'oublié du carré Saint-Louis

*La bibliothèque de Robert Lévesque, c'est bien connu, est infinie – et nous trouvons plaisir à l'inviter, chaque numéro, à en déballer une petite part.*

**Philippe Le Guillou**  
**Le roman inépuisable**  
Gallimard, 2020, 448 p.

**Jean-Jules Richard**  
**Neuf jours de haine**  
L'Arbre, 1948, 352 p.

**L**undi gris du mois d'août, silence d'avant-midi, ma lampe est allumée sur le bureau où je devrais écrire une chronique et où je n'arrive pas à démarrer, à m'y mettre alors que la tombée approche, étant fort enclin à terminer la lecture d'un ouvrage remarquable qui, depuis trois jours, me tient en haleine comme s'il s'agissait d'un roman d'aventures, un Kessel par exemple (vu son entrée dans La Pléiade, j'en ai lu douze cet été), alors que c'est tout autre chose qu'un roman, c'est le nouvel essai littéraire d'un écrivain méconnu que j'aime, il est né en 1959 au lieu-dit « Le Faou » dans le Finistère, Philippe Le Guillou...

Ce livre me retient comme si, en le lisant, j'étais le commissaire Maigret dans les rues mouillées de Paris à la recherche d'un improbable coupable, c'est, comme l'indique le sous-titre, le « Roman du roman », et le suspense auquel j'accroche, c'est Le Guillou qui raconte l'histoire du roman français à sa manière, prégnante, aimante et habile, subjective, non chronologique, allant de Rabelais à Modiano, de Chrétien de Troyes à Ernaux, de Stendhal à Tournier, de Proust à Catherine Millet (je n'y ai pas encore croisé Sade), établissant une cartographie intime du genre romanesque hexagonal dans laquelle je me promène en fouineur, me demandant d'une page à l'autre (c'est un *page turner*, comme disent les Anglo-Saxons) qui vient, qui sera là, lequel sera le suivant, pressentant et espérant que celui-ci et celle-là seront convoqués, accueillis, plus ou moins reçus, célébrés, disséqués, mais jamais étêtés parce que Le Guillou ne joue pas de la guillotine.

Ce romancier des romanciers que se fait Le Guillou préfère ignorer que condamner un écrivain mais il est évident (j'en suis à la page 362 des 435 de texte que l'ouvrage compte quand – chronique oblige – je dois me décider à mettre de côté ce polar pour lettrés, au beau titre de *Le roman inépuisable*) qu'on n'y croise pas de ces faiseurs et de ces talents frelatés, qu'on n'y trouve pas les plumes à boas préférées des médias, les pertinemment oubliables Musso, Lévy, Beigbeder, Jardin, la Nothomb à chapeaux, le pégueux Éric-Emmanuel Schmitt de même que, j'en fais le pari avant de terminer ma lecture tant je connais mon Le Guillou, la sèche papesse de l'autofiction, madame Angot... Et voilà !

J'arrive à mon sujet de chronique, les écrivains qui, eux, sont injustement oubliés : un cas, parmi d'autres, le romancier québécois de *Neuf jours de haine*, du *Journal d'un bobo*, de *Faites-leur boire le fleuve* et de *Carré Saint-Louis*, Jean-Jules Richard, mort dans l'indifférence en 1975. C'est la lecture de ce *Roman inépuisable* de Le Guillou qui m'y amène. S'il relègue d'autorité à l'oubli certaines plumes françaises parmi celles qui font des ventes championnes aux tiroirs-caisses, les *bons vendeurs* de notre époque d'illettrisme progressif, ceux dont une presse oisive ne serine rien d'autre que *la popularité*, Le Guillou le fait avec une honnêteté de lecteur engagé, une intégrité d'analyste raffiné, une hauteur et une justesse de jugement, bref *une certaine idée*

*de la littérature*. Par contre, en amant des lettres, en sauveteur, il ramasse et fait revivre sous sa plume l'œuvre et la mémoire de ceux qui, écrivains plus confidentiels, auteurs de peu de titres ou de livres sortis des clous de la norme, n'ont pas connu le succès qu'ils auraient mérité et dont les noms sombrent dans l'oubli. Le Guillou évoque, entre autres disparus des radars, Jean-René Huguenin (dont je vous ai déjà causé), mort dans un accident de la route en 1962 en laissant un seul roman, *La côte sauvage*. Il déplore « l'effacement progressif de cet écrivain d'exception dans la bibliothèque collective ».

*C'est la haine de la guerre qui ressort de ce livre de Jean-Jules Richard. La faisant, il la déteste.*

Je me souviens de quelques heures d'un après-midi d'automne de 1973 ou 1974 passées avec Jean-Jules Richard dans son meublé modeste du carré Saint-Louis, au numéro 329, du côté nord du square, dans la bâtisse la plus laide de la place et qui existe encore aujourd'hui, on dirait un motel de bord de route encastré de force entre deux magnifiques maisons de pierre, la verrue du carré ; aujourd'hui, une verdure en plastique est accrochée au balcon du premier étage qui était le sien. Je le revois assis dans une berceuse en cuir noir, fumant une clope après l'autre, buvant un scotch sans glaçons, me parlant lentement de je ne sais plus trop quoi, certainement de sa vie, de ses voyages, du labeur de l'écriture, conversation perdue que je rage

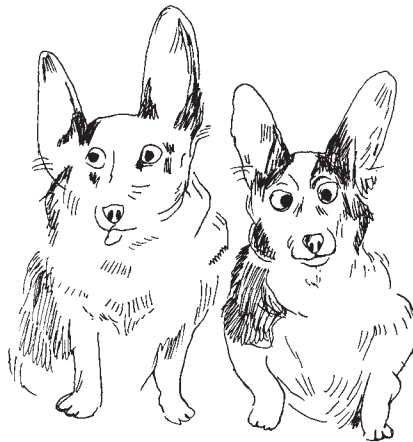
de ne pas avoir pu retrouver dans les archives de *Québec-Press*, mon canard dominical d'alors, le papier que j'avais sûrement écrit, l'entrevue avec le vieil homme fatigué qui n'avait pourtant que soixante-quatre ans et qui allait mourir l'année suivante. J'ai eu beau regarder les microfilms, page par page, mystère... Aurais-je rêvé tout ça, c'est impossible...

Jean-Jules Richard était alors un écrivain épuisé. Ses derniers livres parus dans la première moitié des années 1970 (trop nombreux, cinq en quatre ans) étaient soit des commandes, soit des banalités, eu égard à ses premiers romans écrits à la fin des années 1940 jusqu'à la fin des années 1960, et qui, eux, étaient absolument remarquables, dont le premier, *Neuf jours de haine*, écrit en deux mois dans une petite chambre du logement du fameux libraire d'alors, Henri Tranquille, qui le logeait à l'œil sur l'avenue de Gaspé (entre Gounod et Jarry) depuis son retour de la guerre de 39-45. Ce livre avait connu un bon succès. On le publia aussi en France. On le réédita, le traduisit, il eut même un papier élogieux dans le *New York Times*. Il s'agit, à mon avis, du meilleur roman portant sur la Seconde Guerre mondiale, guerre qu'il avait faite avant d'en écrire cet incandescent portrait.

C'est dans un petit ouvrage mal fagoté d'Henri Tranquille (grand libraire, piètre écrivain) que l'on trouve les meilleures informations sur Jean-Jules Richard. (« Pendant vingt ans, écrit Tranquille, je fus le seul confident ayant su ses adresses et son temporaire numéro de téléphone. ») Dans *Des lettres sur nos lettres*, paru en 1984, Tranquille raconte la vie de bohème de Jean-Jules Richard arrivé de Saint-Gabriel-de-Bellechasse à Montréal en 1932 en plein chômage. Ils se rencontrèrent à la taverne Lincoln (l'actuel Quai des brumes) et se lièrent d'une amitié chaotique. « On ne savait jamais où il était, il y eut à son sujet une légende d'apparitions et disparitions », écrit Tranquille qui l'engageait quand il revenait (sans un sou) pour travailler comme commis à sa librairie de la rue Roy. Un jour de 1939, il quitte le boulot, vend sa dactylo (il écrivait alors beaucoup, nous dit Tranquille) dans une échoppe de la rue Craig, et il n'est plus là. Tranquille

recevra une lettre de lui en 1943, postée depuis l'Angleterre où, engagé volontaire dans le Victoria Rifles of Canada, il attend son heure de participer au débarquement des Alliés.

C'est la haine de la guerre qui ressort de ce livre de Jean-Jules Richard. La faisant, il la déteste. C'est ce qui donne une force exceptionnelle et une criante vérité humaine à ce roman où, en neuf jours choisis entre le 6 juin 1944 et le 6 juin 1945, Jean-Jules Richard entraîne le lecteur dans une compagnie de combat où une douzaine de personnages traverse l'enfer des embuscades, des combats, des tirs



d'obus, des tranchées boueuses, des tueries, des agonies, des pleurs, des peurs, et des accalmies où le sommeil vient tout engloutir. Il y a Frisé au caractère d'Irlandais (né à Niagara Falls), Noiraud l'Albertain d'ascendance ukrainienne – ces deux-là sont le couple pivot du roman, qui va s'aimer, se détester, se trahir, se réconcilier –, Kouska le caporal du transport, moustache d'or, né à Vancouver, Prairie Miller, un fermier du Saskatchewan aux ancêtres germaniques, le caporal Martedale des Maritimes, lèvres charnues, étudiant en génie civil, Sade le signaleur, un Américain qui a l'ambition de devenir peintre, Robert Nanger le commis, étudiant québécois, McDeen le sergent-major, qui était avant la guerre arbitre de lutte aux arènes de Montréal, le major Donshire,

un homme d'affaires de Toronto qui porte ses jumelles à ses yeux « comme il ajusterait un monocle ». Tous, dans l'enfer, ils traversent le pire.

Ce roman incompréhensiblement oublié est d'une force inouïe, la littérature rompt avec l'idéal d'ordre et de limpidité, Jean-Jules Richard écrit avec un cumul de rage, d'urgence et de sensibilité folle ; il tord la langue et l'ajuste au sort des hommes au point que le critique Gilles Marcotte, à l'époque, évoqua à son sujet l'écriture de Céline et de Malcolm Lowry. La richesse exceptionnelle de *Neuf jours de haine*, c'est que son auteur ne fait pas un reportage sur la guerre, il ne fait pas comme Kessel, il va plus, à mon avis, du côté de Proust et de Marie-Claire Blais en ceci qu'il ne se met pas en scène, il n'est pas un personnage mais simplement le Narrateur, celui qui, non seulement fait vivre les autres, mais les ressent ; il entre en chacun d'eux, dans leurs misères, leurs peurs, leurs solidarités, leurs rêves, leurs manies, leurs manières, leurs tics, leurs terreurs. Comme la romancière du cycle *Soifs*, qui n'est pas un personnage de ses romans mais qui est ses romans elle-même, Jean-Jules Richard est Frisé et Noiraud, Sade, Martedale, McDeen, Kouska, il grouille avec et en eux, il souffle et souffre pour eux, nous les offre à nos yeux éblouis de lecteurs.

Au cinquième jour de haine, titré « Translucide », et le seul qui n'a pas une date précisée, nous entrons dans la quintessence de l'art littéraire de Jean-Jules Richard (le chef-d'œuvre dans le chef-d'œuvre, on va dire) lorsque le lecteur réalise peu à peu, par un croisement d'allusions et d'illusions orchestré par le Narrateur, qu'il s'engage dans le surréalisme de la guerre. Tout ce chapitre est fait du récit que Paul, le jeune frère de Frisé, rapporte à son aîné d'une bataille qui s'est déroulée le long de l'Escaut, bataille épouvantable, vorace, où « la poudre a soif de sang. Le bruit s'imbibe de sang ».

Lisez : « ... cheveux... ces cheveux... ça doit être des cheveux roux. Cheveux... cheveux... cheveux. À qui sont ces cheveux qui lui frôlent la face ? Les cheveux sont plus foncés quand ils sont humides. Les cheveux roux sont humides, couleur d'acajou. Cheveux sur toute sa face. Sur son front. Sur ses paupières. Sur ses joues, la partie

proéminente et la partie latérale. Les oreilles. Le nez. Les narines. Les lèvres, surtout les lèvres. Le menton. Le cou. Ces cheveux qui le chatouillent. » C'est Frisé qui parle, qui délire, Frisé qui entend une nuit durant le récit de l'horrible bataille par son frère cadet qui pourtant y est mort, dans cette bataille, et qu'il contemple agoniser, qu'il pleure, qu'il écoute, car c'est le mort qui raconte la bataille, chapitre sublimissime dans lequel le Narrateur porte le malheur guerrier jusque dans la folie, l'hallucination.

Le romancier (alors un primo-romancier, comme on dit aujourd'hui) termine ainsi ce chapitre absolument génial, d'inspiration shakespearienne : « Frisé ne sent jamais plus de cheveux sur son visage, la nuit. Et Frisé, drôlement, désire cette sensation. Il désire entendre les paroles immatérielles de Paul qui bercent son sommeil. Mais Paul ne parle plus. Il n'a plus de cheveux à laisser flotter dans l'air de la nuit. Pas de cheveux. Même pas cela. C'est le néant. »

Le 6 juin 1944, dans les mêlées d'assauts et d'attaques sur les plages de Normandie, un autre jeune homme, engagé volontaire lui aussi et qui lui aussi a des velléités d'écriture, est là, baïonnette au bras. Il est Américain et s'appelle Jerome David Salinger. Lui, il reculera devant l'idée d'écrire un roman de guerre et se contentera, dans une courte nouvelle magnifique,

simple et pathétique, qui paraît la même année 1948 que le *Neuf jours de baine* de Jean-Jules Richard et dont le titre est *Un jour rêvé pour le poisson-banane*, d'imaginer le suicide subit, soudain, d'un garçon qui en est revenu, Seymour Glass, qui est en vacances avec sa femme, qui cause un après-midi avec une fillette inconnue sur la plage, inventant une histoire de poissons qui mangent des bananes jusqu'à en mourir et qui, rentrant dans la chambre d'hôtel où son épouse dort dans l'un des lits, sort de sa valise un Ortgies 7,65 automatique avec lequel, assis sur le lit inoccupé, il se tire une balle dans la tempe droite.

Tout juste rentré du front, J. D. Salinger (qui deviendra célèbre et n'est heureusement pas un oublié) avait déclaré dans une interview au magazine *Esquire* le 24 octobre 1945 : « Jusqu'ici, les romans publiés sur cette guerre ont eu trop de cette force, de cette maturité et de ce savoir-faire que recherchent les critiques, et pas assez de ces merveilleuses imperfections qui dérangent et qui sont l'apanage des plus grands. Les hommes qui ont fait cette guerre méritent quelque chose de vibrant, une sorte de mélodie interprétée sans honte ni regret. C'est ce livre-là que j'attends. » Le romancier de *L'attrape-cœurs* a-t-il pu lire *Neuf jours de baine* ?

Le roman *vibrant, sa mélodie sans honte ni regret, les merveilleuses*

*imperfections* qui dérangent (et qu'Henri Tranquille l'encourageait à garder, quoique... ; dans *Des lettres sur nos lettres*, il qualifie certaines des phrases de son ami Jean-Jules de « tournures iroquoises à faire grincer des dents »), toute cette *immaturité* est là, vive, emportée, en musique on dirait *assai*, dans ce roman écrit en deux fois un mois, avenue de Gaspé, chez Tranquille, avant la Révolution.

Lorsque son livre paraît en décembre 1948 aux Éditions de l'Arbre, Jean-Jules Richard n'est plus là, *go west, young man*, il est à Vancouver. Henri Tranquille s'occupe de tout ; il écrit le communiqué de presse, informe les gens de lettres, explique que l'énergumène est ainsi, il fuira si on le cherche, comme il a fui le cours classique après deux ans, comme il a fui la religion catholique (il abjure à vingt ans), comme il a fui le mot d'ordre de l'anti-conscription, comme, un temps membre du Parti communiste, il n'a jamais voulu se joindre au nationalisme canadien-français. L'homme épuisé de soixante-quatre ans que j'avais devant moi, au carré Saint-Louis en 1973 ou 1974, était un homme seul.

Ne cherchez pas son nom dans le dictionnaire des *Écrivains contemporains du Québec* que publièrent Gaston Miron et Lise Gauvin en 1989 chez Seghers, quatre ans après sa mort, puis en 1998 à L'Hexagone / Typo, il n'y est pas.

Dans *Histoire de la littérature québécoise* (Boréal, 2007), au chapitre sur « L'invention de la littérature québécoise, 1945-1980 », on ne lui réserve pas une case à lui, entre celles des Lasnier, Hébert, Giguère, Miron, Lapointe, Ouellette, Brault, Aquin, Ferron, Blais, Ducharme et Tremblay, les bien établis, mais on le cite ici et là, courtement.

Ce « hobo » dans l'âme qui allait mourir seul au carré Saint-Louis (son *Journal d'un bobo* paru en 1965 aux éditions Parti pris est aussi un chef-d'œuvre, un roman à nul autre pareil, un *On the road* canadien – la traversée du Canada de l'Acadie à Vancouver par un androgyne de dix-sept ans assoiffé de désir charnel et spirituel), ce vieil homme, dans sa solitude décidée, ne faisait pas partie de la famille... et la famille l'a donc oublié. Je vous reparlerai de Jean-Jules Richard. ●



— Et en terminant, comment qualifieriez-vous votre expérience?